

L'EXIL FRANÇAIS DE DON CARLOS

ALAIN PAUQUET

Docteur d'état en histoire contemporaine

pauquet.alain37@gmail.com

RESUME: Auteur d'un livre publié en 2015 à Paris et consacré à l'exil en France de Carlos V (1788-1855), de son épouse la princesse de Beira et de son fils aîné Carlos-Luis (1818-1861), l'historien français Alain Pauquet explore deux problématiques autour de ce séjour forcé. La première concerne les relations et les réseaux que don Carlos (et son épouse) s'efforçaient de développer avec les réfugiés espagnols assignés à résidence dans divers départements français ainsi qu'avec les légitimistes acquis à leur cause. La seconde a trait à l'abdication de Carlos V et à la personnalité de don Carlos-Luis dit don Luis et devenu Carlos VI le 18 mai 1845 par les Actes de Bourges. En conclusion, l'auteur insiste sur l'influence de la presse légitimiste, le retentissement européen du carlisme et il propose un portrait nuancé de Carlos VI dont l'existence fut marquée par la récurrence de l'exil.

MOTS-CLES: Don Carlos – carlisme – exil – légitimisme – abdication – Bourges

EL EXILIO FRANCÉS DE DON CARLOS

RESUMEN: El historiador francés Alain Pauquet, autor de un libro publicado en 2015 en París y dedicado al exilio en Francia de Carlos V (1788-1855), su esposa la princesa de Beira y su hijo mayor Carlos-Luis (1818-1861), explora dos cuestiones en torno a esta estancia forzada. La primera se refiere a las relaciones y redes que don Carlos (y su esposa) trataron de desarrollar con los refugiados españoles bajo arresto domiciliario en varios departamentos, así como con los legitimistas franceses adheridos a su causa. La segunda trata la abdicación de Carlos V y la personalidad de don Carlos-Luis, convertido en Carlos VI en 18

Alain Pauquet: Né le 04/07/1952. Agrégé d'histoire (1975). Docteur d'état en histoire contemporaine (1993). Thèse soutenue sous la direction de Maurice Agulhon, mention Très Honorable Chargé de cours à l'Université de Tours (1990- 1996). Chargé du service éducatif des archives départementales (2001-2013). Ouvrages publiés: La société et les relations sociales en Berry au milieu du XIXe siècle. Paris, L'Harmattan, 1998, 526 pages; Une histoire de la citoyenneté politique en France. Paris, L'Harmattan, 2014, 166 pages; L'exil français de Don Carlos, Infant d'Espagne (1839-1846). Paris, L'Harmattan, 2015, 312 pages; A paraître en 2017: Chronique d'un village disparu (1610-1920).

de mayo de 1845 por el Acta de Bourges. En conclusión, el autor hace hincapié en la influencia de la prensa realista, el impacto Europeo del carlismo y el retrato matizado de Carlos VI, cuya existencia estuvo marcada por su vida en el exilio.

PALABRAS CLAVE: Don Carlos – carlismo – exilio – legitimismo – abdicación – Bourges

THE FRENCH EXILE OF DON CARLOS

ABSTRACT: Author of a book published in 2015 in Paris and dedicated to the exile in France of Carlos V (1788-1855), his wife Princess of Beira, and his oldest son Carlos-Luis (1818-1861), the French historian Alain Pauquet investigates two issues about their forced stay. The first one affects the relationships and networks don Carlos (and his bride) attempted to develop with the Spanish refugees under house arrest in various French departments, and with the legitimists behind their cause as well. The second issue concerns the abdication of don Carlos and the personality of don Carlos-Luis, who became Carlos VI on 18 may 1845, by the Acts of Bourges. In conclusion, the writer does insist about the influence of the legitimist press, the European repercussions of carlism and he suggests a nuanced picture of Carlos VI, whose existence was characterized by the recurrence of exile.

KEY WORDS: Don Carlos – carlism – exile – légitimism – abdication – Bourges

INTRODUCTION

A l'occasion de la préparation de ma thèse de doctorat d'état consacrée à la société et aux relations sociales en Berry au milieu du XIXe siècle, l'incidence des affaires politiques et des migrations sur les relations sociales m'avait conduit vers les liasses conservées en série M des archives départementales du Cher à propos des réfugiés espagnols et c'est là que mes recherches ont croisé l'exil à Bourges du prétendant Charles V de Bourbon d'Espagne, c'est-à-dire Carlos V, dit don Carlos (1788-1855).

On sait que ce personnage et ses partisans avaient entre 1833 et 1840 plongé l'Espagne dans une terrible guerre civile et qu'ils en étaient sortis vaincus par les forces loyalistes et libérales, celles-ci trouvant le renfort de volontaires anglais et portugais et de la Légion étrangère envoyée par Louis-Philippe. Un conflit qui n'était pas seulement dynastique mais surtout politique car don Carlos et les carlistes formaient une extrême-droite d'orientation absolutiste, prônant le respect des fueros et la domination théocratique de l'Eglise catholique, tout à l'inverse de ce que souhaitaient les libéraux.

Cette première guerre carliste¹ eut un retentissement considérable en Europe car les pays européens étaient partagés en deux camps, celui de la Quadruple Alliance comprenant la France, le Royaume-Uni, le Portugal et l'Espagne et, en face, les autres puissances européennes menées par les Puissances du Nord, la Russie tsariste surtout, appuyant et finançant les carlistes.

En septembre 1839, après que le général carliste Maroto ait trahi don Carlos en signant la Convention de Vergara avec le général Espartero chef de l'armée espagnole, le prétendant et une partie des rebelles durent se réfugier précipitamment en France malgré leur hostilité vis-à-vis du gouvernement français qui soutenait politiquement et militairement le régime en place à Madrid. En quelques jours, l'arrivée des réfugiés carlistes (surtout par la frontière basque) représenta un afflux d'environ 15 000 personnes, soit 14 000 combattants et un millier de civils, descendant des Pyrénées jusqu'à Bayonne où ils étaient désarmés. Après avoir reçu des secours d'urgence, certains (les plus pauvres) repassèrent la frontière en profitant de l'amnistie décrétée par Madrid, mais la plupart, surtout les officiers, refusèrent l'amnistie. Ils furent donc envoyés en résidence dans divers départements où l'état français leur versait des subsides équivalents au minimum au salaire d'un ouvrier et proportionnels à leur grade. Toutefois, ces lieux d'assignations à résidence (qualifiés de "*dépôts*") ne concernaient pas la totalité du territoire français, car les départements frontaliers, pyrénéens surtout, mais aussi Paris ou Marseille étaient interdits aux réfugiés, du moins en théorie.

Toutefois la guerre civile n'était pas terminée pour autant, ni l'immigration carliste. En juillet 1840, la défaite des dernières forces rebelles commandées par le général Cabrera en Aragon, occasionna un nouvel afflux de réfugiés. D'après une statistique établie par le ministère français de l'intérieur, leur nombre total en France au 1^{er} octobre 1840 s'élevait à 26 423 individus².

Quant à don Carlos et sa famille, le gouvernement de Louis-Philippe les assigna à résidence à Bourges où ils arrivèrent le 22 septembre 1839 en fin d'après-midi, escortés par un détachement d'artillerie mais sans aucune espèce d'honneurs militaires. Ils y avaient été précédés par des voitures de leur suite, d'autres suivaient derrière leurs berlines. Don Carlos ou Carlos V (alors âgé de 51 ans) était accompagné de son fils aîné, don Carlos-Luis ordinairement appelé don Luis, de son épouse la princesse Maria-Teresa de Beira, et du fils que celle-ci avait eu d'un premier mariage: l'infant don Sebastián³.

1 L'ouvrage de référence à ce sujet est celui d'Alfonso BULLÓN DE MENDOZA, *La primera guerra carlista*, Madrid: Actas, 1992, 701 p.

2 "Situation numérique des réfugiés espagnols au 1^{er} octobre 1841" figurant dans un document intitulé "Memoria histórica sobre el partido carlista" datant de 1841, retrouvé et publié par A. Bullón de Mendoza dans *Aportes*, n° 5, mars 1987, p. 6 (source aimablement communiquée par M. Bullón de Mendoza).

3 Don Sebastián, fils de l'infant don Pedro de Bourbon-Bragance, ne resta que quelques semaines à Bourges et il signa une renonciation qui lui permit de quitter Bourges afin de rejoindre son épouse

Mon livre *L'exil français de Don Carlos, Infant d'Espagne (1839-1846)*⁴ publié en avril 2015 est la première étude française sur le sujet de l'exil de don Carlos à Bourges. Il comprend 12 chapitres dont les deux premiers sont consacrés à la guerre de sept ans (1833-1840) et les suivants présentent les différents aspects de vie quotidienne, sociale, politique et diplomatique de don Carlos et de son entourage depuis septembre 1839 jusqu'à l'évasion de son fils Carlos-Luis en septembre 1846. J'ai utilisé pour mes recherches les fonds ministériels des archives nationales ainsi que les fonds privés de la série AP (fonds Soult, Villemur Duchâtel, Orléans et surtout le fonds Guizot), les archives diplomatiques pour les relations avec l'Espagne (fonds immense pour lequel je n'ai dépouillé que les années 1839 et 1846) ainsi que les rapports des agents secrets et les archives de la Légion étrangère. J'ai consulté également les fonds de plusieurs dépôts d'archives départementales ou municipales (Allier, Bouches-du-Rhône, Cher, et Indre-et-Loire) et le fonds Renauldon de la bibliothèque municipale de Grenoble⁵. A ces sources s'ajoutent de nombreux ouvrages et articles. Toutefois, quand j'ai écrit mon livre, je n'avais pas connaissance de plusieurs travaux concernant don Carlos et le carlisme, publiés en Espagne et en Italie et non traduits à ce jour. Depuis 2015, bien que ne parlant ni l'espagnol, ni l'italien, j'ai lu ces livres autant que faire se pouvait et j'ai effectué par ailleurs de nouvelles recherches qui ont abouti à la publication d'un article dans une revue savante, de sorte que cet article vient utilement compléter mon livre⁶. Un livre qui aurait pu s'intituler *Don Carlos et les carlistes en France* car je consacre un chapitre à la vie quotidienne des réfugiés carlistes eux-mêmes dans divers départements comme l'Indre-et-Loire l'Orne et l'Indre représentatifs de la diaspora carliste.

Dans le présent article, j'aborderai seulement deux problématiques autour de l'exil de Carlos V: d'abord les relations sociales et politiques qu'il devait maintenir pour la défense de sa cause, malgré les contraintes de la surveillance policière. Ensuite, dans une seconde partie, il sera question de sa succession, de son abdication et du rôle de son fils aîné Carlos-Luis devenu à Bourges le "roi" Carlos VI.

doña Amélia, née de Bourbon-Sicile, qui souffrait de pathologie nerveuse. Cette princesse s'était occupée pendant plusieurs années (avec la princesse de Beira) de l'éducation des trois fils de don Carlos.

⁴ Alain PAUQUET, *L'exil français de Don Carlos, Infant d'Espagne (1839-1846)*, Paris: éditions L'Harmattan, 2015, 312 p. (dont 20 illustrations).

⁵ Le baron Renauldon, préfet du Cher d'août 1841 à janvier 1847, fut mis à la retraite par Guizot à titre de sanction après l'évasion de Carlos VI. En quittant Bourges, il emporta avec lui un grand nombre de papiers relatifs au séjour de don Carlos et les légua ensuite à la bibliothèque de Grenoble, ville d'où il était originaire.

⁶ Alain PAUQUET, "De Bourges à Trieste: du nouveau à propos de l'exil français de Don Carlos", *Cahiers d'archéologie et d'histoire du Berry*, n° 209, 2^e trimestre 2016, p. 13-33.

LA MAISON DES INFANTS

La perpétuation d'une Cour et d'un gouvernement en exil donne naturellement à un souverain déchu l'illusion de pérenniser le pouvoir qu'il a perdu. Dans le cas de don Carlos, il n'y avait ni l'un ni l'autre, car il se trouvait exilé dans un pays dont le gouvernement était hostile à ses idées et qui l'avait combattu par les armes. A l'instar des autres réfugiés carlistes, il était assigné à résidence dans un lieu qu'il n'avait pas choisi et où il était forcé de rester. On lui avait donné le choix entre plusieurs villes⁷ après qu'il ait quitté Bayonne, mais il n'existe pas de traces de sa réponse et il semble bien que ce soit le maréchal Soult, président du conseil, qui ait tranché en faveur de Bourges. Le gouvernement de Louis-Philippe logea donc Carlos V dans un hôtel particulier du centre de Bourges, l'hôtel de Panette (ou simplement Hôtel Panette) dont le nom venait du propriétaire des lieux, le marquis Gabriel de Panette⁸. Il s'agissait d'un bâtiment triste et vétuste loué par l'état pour 2000 francs par mois, un loyer élevé, mais cet Hôtel de Panette était la seule grande demeure que le préfet du Cher avait trouvé à Bourges pour loger don Carlos et sa suite.

Dans cette demeure, Carlos V était *de facto* prisonnier mais il s'efforçait de conserver les apparences d'une fonction royale. Il vivait en quelque sorte comme un riche châtelain, dirigeant une trentaine de personnes qui formaient sa Maison⁹: celle-ci comprenait deux généraux de l'armée carliste: Juan Montenegro, ex-ministre de la guerre, et Joaquín de Alzaa, chef militaire des officiers en exil, trois chambellans (José de Villavicencio et Juan de Guillén pour don Carlos et Garcimartín pour don Luis), un secrétaire, un écuyer, deux confesseurs (le père Barrera Raton et le père Celdonio Unanue), un médecin (le Docteur Francisco Cardona), un pharmacien, un professeur pour don Luis, et des domestiques (un huissier, deux valets de chambre, un cocher et un piqueur, quatre palefreniers, deux cuisiniers et un confiseur chef d'office).

Cette suite ne pouvait pas être logée en totalité dans l'hôtel de Panette et il fallut en héberger une partie dans une rue voisine, dans un hôtel particulier appartenant à la famille Rolland d'Arbousse. Le groupe comprenait quelques couples, des enfants (notamment ceux de José Tamariz, secrétaire des commandements de don Carlos). La princesse de Beira était moins bien entourée que son mari puisque, hormis sa femme de chambre, elle ne disposait auprès d'elle que d'une dame d'honneur (Mme de Lesaca¹⁰) et de la compagnie des épouses

⁷ On lui avait proposé Périgueux, Angoulême, et Tours selon Ed. Walsh cité dans *L'exil français*, *op. cit.*, p. 50.

⁸ Celui-ci était directeur du cadastre et ne logeait pas sur place. Il avait acheté cette demeure en 1818.

⁹ On en trouvera la liste détaillée dans *L'exil français...*, *op. cit.*, p. 58-59.

¹⁰ Concepción de Lesaca. Il y avait au départ une autre dame d'honneur, une demoiselle Yglesia, mais celle-ci décéda en février 1840, ce qui causa un grand chagrin à la princesse. A. PAUQUET, "De Bourges à Trieste...", *op. cit.*, p. 20.

de deux des officiers. Peut-être est-ce pour cela que la princesse sombra assez vite dans un état dépressif aggravé par des pathologies respiratoires.

Selon les rapports de police, tous les membres de la “*Maison des Enfants*” selon l’appellation officielle, étaient rémunérés par le prétendant carliste et il est remarquable de voir que les deux ecclésiastiques étaient les mieux payés de tous, ce qui leur permettait d’avoir chacun un domestique.

L’entretien de toute cette maisonnée coûtait fort cher à don Carlos qui devait également faire face aux dépenses d’éducation de ses deux fils cadets Juan et Fernando qui vivaient à Gênes, et à l’entretien d’une résidence que son épouse possédait en Autriche à Salzbourg. Selon la police, il dépensait au moins 6000 francs par mois (à titre de comparaison le salaire moyen d’un ouvrier se situait alors entre 30 et 50 francs par mois). Cela posait d’autant plus de problèmes au prétendant qu’il s’était endetté pendant la guerre civile et que tous ses biens situés en Espagne avaient été confisqués par l’état espagnol. Néanmoins, il était considérablement aidé par les réseaux légitimistes français¹¹ et par plusieurs monarques européens comme le roi de Sardaigne ou l’empereur d’Autriche qui lui envoyaient beaucoup d’argent¹².

Son exil à Bourges ne se déroula pas uniquement à l’hôtel de Panette. A l’automne 1844, le gouvernement décida d’accéder aux réclamations de don Carlos qui se plaignait de l’inconfort des lieux, en prévoyant de l’installer à l’archevêché, avec l’accord de l’archevêque. Ainsi, les “*princes d’Espagne*” comme on disait aussi (officiellement et dans la presse) seraient logés dans un cadre conforme à leur rang. Après des travaux d’aménagement qui durèrent plusieurs mois¹³, don Carlos et ses proches purent emménager dans de splendides appartements en janvier 1845. Mais ils n’y restèrent que peu de temps: six mois plus tard, ils quittèrent Bourges avec des passeports pour se rendre en cure dans le midi à Gréoux-les Bains, dans l’espoir que de là, ils pourraient ensuite quitter la France.

SOUTIEN ACTIF DES MILIEUX LÉGITIMISTES

Il serait faux d’imaginer don Carlos et sa petite cour comme ayant vécu à l’écart de la société locale de Bourges. Celle-ci était informée de leurs faits et gestes par le journal légitimiste local *La Gazette du Berri* et par les contacts que leurs serviteurs entretenaient avec les habitants du même milieu social qu’eux, dans

11 Par la presse légitimiste, notamment le journal *La Quotidienne*, qui avait lancé une souscription d’aide aux réfugiés carlistes dès septembre 1839 et par l’activisme de nombreux comités de soutien.

12 Les envois transitaient par des nobles légitimistes mais ils étaient irréguliers et don Carlos devait également avoir recours à des banquiers.

13 La décoration fut refaite par un “*tapissier*” envoyé spécialement de Paris par le ministre de l’Intérieur Duchâtel.

les cafés, les auberges, ou sur les marchés. Toutefois, les princes ne pouvaient pas assister aux bals mondains, ni sortir librement, ni donner de grandes fêtes. Quatre occasions de sociabilité avec cette société locale leur étaient tolérées par le pouvoir: les audiences, les messes, l'action charitable et les promenades, tantôt en ville, tantôt plus rarement dans les environs de Bourges¹⁴.

Leurs promenades dans Bourges ne semblent pas avoir attiré les badauds, peut-être en raison de la présence policière car lors de ces promenades ils étaient précédés au minimum d'un gendarme à cheval et suivis d'un agent en civil également à cheval. Plusieurs agents avaient en effet été détachés de la préfecture de police de Paris et ils formaient une "*police spéciale*" chargée de surveiller les princes¹⁵ notamment lors des promenades. Celles-ci avaient lieu en voiture le plus souvent à proximité de l'hôtel Panette, avec parfois quelques pas au bord de l'Auron, la rivière située en contrebas de la ville. Conduits par leur cocher, il leur arrivait parfois de s'éloigner de quelques lieues pour y rencontrer des châtelains légitimistes mais ces contacts étaient restreints car la police spéciale et la gendarmerie avaient consigne de s'interposer pour empêcher toute communication verbale, comme ce fut le cas en septembre 1842 lors d'une invitation des princes chez Mme de Noray, châtelaine des environs de Bourges. Celle-ci eut beau tenter de détendre l'atmosphère en offrant collations et rafraichissements aux gendarmes et aux agents, ces derniers les refusèrent tout net et les princes durent se contenter d'une promenade dans le parc du château avant de repartir en voiture, forts irrités.

En revanche, à l'Hôtel Panette, les audiences appelées *visites* étaient tolérées. Selon, le vicomte Edouard Walsh, journaliste royaliste qui fut reçu plusieurs fois, la princesse de Beira y jouait un rôle important. Autour de la maison des Infants gravitait toute une nébuleuse de fidèles, des nobles essentiellement, demeurant à Bourges et ses environs, les plus actifs, étant le marquis de Barbançois, le comte de Montrichard (qui demeurait à Nevers et auquel il fallait se présenter pour être reçu) ou encore un notable local, Philippe de Bengy. Je cite dans mon livre les noms de nombreux visiteurs, venus de près ou de loin, de Paris, de Lyon ou d'ailleurs, aristocrates de haute ou de petite noblesse qui avaient en commun d'être des légitimistes (certains étaient même députés de ce parti) et, de ce fait, sympathisants de la cause carliste. Certains d'entre eux ont joué un rôle important dans la constitution des réseaux que don Carlos s'efforçait d'établir et dans la circulation des messages qui s'ensuivait. Pour ne

¹⁴ Il convient ici de rappeler que les promenades constituaient un rituel incontournable dans la vie des oisifs du XIXe siècle, au même titre que les bals ou la fréquentation des théâtres.

¹⁵ Cette police spéciale, commandée par un commissaire et un inspecteur, patrouillait constamment aux abords de l'Hôtel Panette en "*habits bourgeois*" c'est-à-dire en civil. Les effectifs en furent allégés à plusieurs reprises après 1842 à l'instigation du préfet Renaudon. En 1846, la police spéciale ne comptait plus que trois agents et l'inspecteur Teyssier.

citer qu'eux, il convient de souligner le rôle de Didier Petit de Meurville qui était à Lyon en relation constante avec le général Cabrera et l'activisme pro-carliste du comte Adolphe de Villemur¹⁶ dont la connaissance de l'espagnol facilitait les choses. Les noms de tous ces légitimistes-carlistes nous sont connus par une liste détaillée établie en 1841 pour la période qui s'était écoulée depuis 1839, puis par le "*journal de surveillance*" tenu chaque jour par l'inspecteur de la police spéciale, bien informé par ses agents et par des indicateurs payés fort cher qui parvenaient à savoir le contenu de certaines conversations. On connaît aussi ces visites par leurs échos dans les journaux légitimistes.

En outre, la noblesse était demeurée très influente à Bourges et le peuple de cette ville, souvent d'opinion légitimiste, s'enorgueillissait même du séjour du "*roi d'Espagne*" dans la cité berruyère. Cette attitude favorable au carlisme était largement partagée par le clergé diocésain malgré les réticences de l'archevêque Mgr Dupont, un orléaniste nommé au siège de Bourges en 1841 qui, dans un courrier au ministre des cultes, s'étonnait du titre de roi donné au prétendant "*un titre* écrivait-il *auquel la ville paraît tenir plus que le prince même*"¹⁷.

VISITES DES CARLISTES ESPAGNOLS ET ÉTRANGERS

Bien que fréquentes, ces visites ne signifient pas cependant que les Infants pouvaient tenir un salon comme cela se pratiquait dans les demeures aristocratiques et parisiennes du faubourg St Germain, car les visiteurs étaient contrôlés par la police et, en général, ils venaient isolément. Dotés d'autorisations, ils devaient présenter leurs papiers à la sentinelle et aux policiers en faction devant l'Hôtel Panette. La nuit, pas de visites, mais il arrivait que certains occupants de l'Hôtel sortent la nuit tombée: des gendarmes étaient postés devant le bâtiment et dans les rues adjacentes afin de vérifier leur identité. Car le gouvernement français, poussé par le pouvoir espagnol, craignait vivement une évasion de don Carlos ou de son fils, ce qui aurait eu pour effet de relancer la guerre au-delà des Pyrénées.

Il y avait aussi les visites de réfugiés espagnols, de plus en plus nombreuses au fil des ans, mais toujours soumises à l'autorisation du ministre de l'Intérieur. Elles permettaient là aussi de faire passer des courriers. Certains réfugiés venaient de loin, de là où on les avait assignés à résidence, par exemple le frère du général de Alzaa venu à deux reprises de la Meurthe, dans l'est de la France. D'autres pro-

16 Il se faisait appeler M. de St Georges. Son père, Louis de Penne-Villemur avait été lieutenant-général de l'armée carliste et ministre de la guerre de don Carlos dans le gouvernement siégeant à Estella. Lui-même avait combattu dans les rangs de l'armée carliste. A. BULLÓN DE MENDOZA, *La primera guerra carlista*, *op. cit.*, p. 497.

17 Rapport envoyé au ministre des Cultes le 21 mars 1842, après qu'il ait pris ses fonctions, cité dans *L'exil français...*, *op. cit.*, p. 256.

fitaient d'une autorisation de voyage, comme un certain Juan Roig de Bussy qui voyageait à travers la France en faisant le négoce des grands vins: il se présentait dans les châteaux et en profitait pour faire circuler des messages de don Carlos à ses soutiens français et espagnols¹⁸. Une telle mobilité des réfugiés espagnols peut surprendre mais elle n'a rien d'exceptionnel. J'ai été frappé au cours de ma recherche de constater que ceux-ci se déplaçaient assez fréquemment: ils sollicitaient pour cela des autorisations préfectorales qu'on leur accordait facilement à condition qu'ils respectent un itinéraire précis dans leurs voyages. Globalement, l'évolution des visites de carlistes espagnols à Bourges suit celle de la surveillance policière, très sévère au début, puis de plus allégée au fil des années surtout après l'exil de la reine Christine en 1841 et les mauvaises relations entre la France et le gouvernement espagnol d'Espartero. Ainsi, de très rares en 1839-1840, ces visites deviennent relativement fréquentes à partir de 1842 et encore plus après 1844. Il est à noter que dans les documents administratifs, dans les passeports comme dans les bulletins destinés au versement des subsides, ces réfugiés étaient toujours désignés par leur grade dans l'armée carliste du temps de la guerre civile.

Parmi les nombreux visiteurs, on compte même des résidents espagnols, tel le chanoine Espar venu en octobre 1839 sous une fausse identité afin d'obtenir de don Carlos l'ordre de destituer le comte d'Espagne, chef des carlistes en Catalogne accusé de trahison par la junte de Berga. Bien que le comte ait eu jusque là toute sa confiance, Don Carlos autorisa sa destitution, ce qui entraîna l'assassinat de cet officier qui était, comme Cabrera, l'un des principaux chefs de l'armée carliste¹⁹.

Plus tard, en 1844, auront lieu les visites du père Fulgencio Lopez, envoyé deux fois à Bourges pour accomplir le dernier vœu de l'infante Carlotta (Louise-Charlotte de Bourbon-Sicile), mère du duc de Cadix²⁰.

Il faudrait y ajouter enfin les audiences accordées à des carlistes étrangers qui n'étaient pas espagnols mais anglais, prussiens, sardes, ou autrichiens, et dont certains avaient combattu en Espagne, comme le prince prussien Félix von Lichnowsky qui fut l'un des premiers visiteurs de l'hôtel Panette²¹. De même, certains

18 A. PAUQUET, *L'exil français...*, *op. cit.*, p. 108-109.

19 "Autant valait un arrêt de mort" écrit le marquis de Villeneuve, un fervent légitimiste, qui nuance son propos en ajoutant: "Certes, la mort n'était pas entrée dans l'esprit du Roi". Marquis Pons-Louis-François de VILLENEUVE, *Charles X et Louis XIX en exil. Mémoires inédits du marquis de Villeneuve publiés par son arrière-petit-fils*, Paris: éd. Plon et Nourrit, 1889, 322 p. Cf p. 313-317.

20 Sur son lit de mort, doña Carlotta, épouse de l'infant don François de Paule et longtemps hostile aux carlistes, avait demandé à son confesseur de se rendre à Bourges afin de faire savoir qu'avant de mourir, elle avait reconnu la légitimité de don Carlos et qu'elle lui demandait de la pardonner. A. PAUQUET, *L'exil français...*, *op. cit.*, p. 211.

21 Il vint en compagnie de Stanislas de Blacas, tous deux arrivant d'Espagne. Plus tard, Lichnowsky publia ses mémoires de guerre avant d'être assassiné pendant la révolution de 1848. Félix von LICHNOWSKY, *Souvenirs de la guerre civile en Espagne (1837-1839)*, Paris: chez J. Dumaine, 1844, 310 p.

politiques anglais appartenant à l'aile droite des tories comme John Minet Fector et Lord Ranelagh, relais incontournable du carlisme à Londres, vinrent plusieurs fois afin de proposer un plan d'évasion²². On peut citer également les émissaires envoyés par le chancelier Metternich, tel le comte Maurice Esterhazy²³ venu à Bourges en 1842 et qui voyageait sous le nom de Matteo Estoni.

A toutes ces audiences, les princes ne pouvaient échapper même quand ils annonçaient qu'ils les refuseraient: on le voit pendant le moment particulier des cures thermales à Nérès (août-septembre 1844) ou à Gréoux (août 1845) ou encore lors de leur séjour à Marseille (septembre 1845). La presse légitimiste les suivait de près, chaque article de cette presse constituant un véritable panégyrique des princes.

UNE VIE VOLONTAIREMENT AUSTÈRE

L'assistance aux messes à la cathédrale Saint-Etienne de Bourges était aussi pour eux un moment privilégié parce qu'à la différence des promenades, ils s'y montraient en public sans escorte policière. Profondément catholiques, les princes étaient très pratiquants, mais les messes à la cathédrale ne représentaient qu'une partie de leurs dévotions car ils priaient avec leurs officiers et leurs serviteurs plusieurs fois par jour, en suivant une messe chez eux (dite par leurs confesseurs) le matin entre 8 et 9 heures avant le déjeuner et une autre le soir vers 22 heures 30, avant le souper. Certains serviteurs se plaignaient d'ailleurs de ces dévotions répétées, notamment l'obligation de dire les prières du chapelet au moment de Noël.

Comme l'y incitaient ses devoirs traditionnels, la princesse de Beira participait aux activités des dames patronnesses de la Maison des Orphelines qui apportaient des secours aux pauvres en particulier aux jeunes mères, aux orphelins et aux familles nombreuses dans le besoin. On sait qu'au XIXe siècle, l'aristocratie cherchait à se donner un nouveau rôle social pour justifier de sa pérennité, avec la création et l'animation de sociétés charitables comme la Société de St Vincent de Paul ou celle de St François-Xavier ou simplement les actions spontanées de bienfaisance, par exemple les bals de charité. Mais aller à la Maison des Orphelines présentait aussi un grand avantage pour la princesse, celui de pouvoir récupérer du courrier qui lui était envoyé clandestinement par l'intermédiaire de certaines dames nobles²⁴.

²² Apportant aussi beaucoup d'argent pour relancer la guerre en Catalogne, ils avaient proposé un plan d'évasion pour don Luis, mais don Carlos repoussa ce projet. A. PAUQUET, *L'exil français...*, *op. cit.*, p. 152.

²³ Diplomate autrichien, le comte Maurice Esterhazy von Galantha (1807-1890) était un personnage important de la Cour de Vienne et un grand ami du prince et de la princesse de Metternich.

²⁴ En particulier Mme de Noray. A. PAUQUET, "De Bourges à Trieste...", *op. cit.*, p. 19.

La vie d'une Cour suppose normalement un certain éclat, des réceptions et des fêtes. Cette dimension de sociabilité mondaine devait manquer aux princes car les réjouissances étaient très rares à l'hôtel Panette à cause des restrictions imposées aux visites et du fait du manque d'argent chronique de don Carlos. Ils devaient se contenter d'une petite fête lors de leurs anniversaires avec seulement quelques invités, tel le vicomte Walsh. On peut ajouter une troisième raison à cette ambiance peu festive: un certain puritanisme de la part du prétendant comme en témoigne une anecdote: en 1842 pour les 24 ans de Carlos-Luis, son professeur de violon (Alexandre Boucher, un carliste français) proposa de donner un concert où le prince aurait tenu la partie de piano, mais don Carlos s'y opposa formellement en disant qu'on ne devait pas s'amuser pendant que les réfugiés souffraient dans la pauvreté...

Cette honte d'un plaisir coupable, l'idée que s'amuser serait trahir la cause, est révélatrice de deux préoccupations: d'une part la crainte que la décadence politique ne s'accompagne d'une décadence morale qui serait destructrice et d'autre part l'obsession du péché qui habitait don Carlos, notamment la crainte du châtement divin, attisée par le fait que Dieu ne lui avait pas accordé la victoire dans la guerre civile. Une seule limite paraît à cette austérité: la nourriture. Malgré une profonde piété, don Carlos n'avait pas hésité en 1840 à demander à l'archevêque d'être dispensé du carême, ce qui avait choqué de nombreux fidèles et ecclésiastiques. Il n'y eut pas de demande ultérieure semble-t-il et les Enfants ne cessèrent de se montrer ostensiblement lors des offices à la cathédrale.

En somme, la vie de ces princes à Bourges était rythmée par les prières, les repas, les audiences et les promenades, le tout empreint d'une réelle austérité. On est très loin de la frivolité et de la débauche qui seront reprochées plus tard à Carlos VII, le petit-fils de don Carlos²⁵.

LA FORMATION DE CARLOS-LUIS, HÉRITIER DU CARLISME

Le second point de cet article concerne la succession de don Carlos ce qui pose la question de la formation du futur souverain pour le jour où il accèdera au trône. Dans le cas présent, peut-on dire que le fils aîné de don Carlos, "*prince des Asturies*" aux yeux des carlistes, avait été préparé à ce rôle?

Il convient tout d'abord de rappeler que l'infant Carlos-Luis que l'on appelait couramment don Luis, n'avait que très peu vécu dans le pays dont il ambitionnait le trône, c'est-à-dire l'Espagne. Il avait connu l'exil dès sa prime jeunesse: né en 1818, il est aux côtés de son père au Portugal pendant la guerre civile opposant son oncle Miguel 1^{er} et sa cousine Marie II. Après la défaite de

25 Futur petit-fils qui naîtra en 1848 à Leybach (Ljubljana).

don Miguel en 1834, il suit ses parents à Londres. Après le décès de sa mère l'infante Maria-Francesca, il est comme ses deux frères cadets pris en charge par leur tante la princesse de Beira qui les emmène en Autriche, à Salzbourg où il va demeurer jusqu'en 1838. Concernant l'éducation qu'il y reçoit entre 16 et 20 ans, on dispose du témoignage d'un royaliste français, le marquis de Villeneuve, ancien préfet de la Restauration qui avait suivi Charles X et sa famille en exil après 1830²⁶. Chargé d'une mission par le fils aîné de Charles X, Villeneuve se rendit à Salzbourg en 1837 pour y rencontrer les trois fils de celui qu'il considérait comme le roi légitime de l'Espagne. Dans ses souvenirs publiés bien plus tard, il affirme que l'éducation de Carlos-Luis laissait fortement à désirer ; pourtant, celui-ci était passionné de musique et il jouait du violon et du piano.

En 1838, don Luis a 20 ans et il accompagne la princesse de Beira dans un voyage incognito à travers la France, qui leur permet d'aller de Salzbourg à Azkoitia, là où la princesse de Beira qui était veuve vient épouser don Carlos, veuf lui aussi (mais depuis quatre années). Après qu'il ait rejoint son père, celui-ci avait, paraît-il, voulu lui confier le commandement de son armée mais l'entourage du prétendant s'y était opposé du fait de la jeunesse et de l'inexpérience de don Luis²⁷. Ayant suivi don Carlos dans les opérations militaires, il est à ses côtés sur le chemin de l'exil en 1839.

Il passe donc sa vie de jeune homme à Bourges entre 21 et 28 ans et manifestement il s'applique à compléter son éducation tant physique qu'intellectuelle. D'après Edouard Walsh qui le rencontre à l'Hôtel Panette peu après son arrivée à Bourges, il parlait couramment l'anglais, le français et l'italien en plus de l'espagnol, mais médiocrement l'allemand malgré les années passées à Salzbourg. Cette pratique des langues étrangères n'avait rien d'exceptionnel: elle faisait partie des bases inculquées aux futurs souverains qui en avaient besoin dans le cadre des relations diplomatiques. Il leur fallait être à l'aise dans toute l'Europe et c'est au fond ce qu'on retrouve dans l'éducation qui était donnée aux jeunes aristocrates du XIXe siècle qui se devaient de faire ce qu'on appelait "*le grand tour*" c'est-à-dire le tour de l'Europe pour en découvrir les mœurs, les traditions, les villes et les langues. C'est de ce grand tour de l'Europe que vient le mot *tourisme*.

A défaut de pouvoir voyager librement, Carlos-Luis lisait des livres d'histoire comme *l'Histoire de Dix ans* de Louis Blanc (publiée en 1842), il suivait des cours donnés par des professeurs de la ville, dont les opinions étaient très royalistes comme l'abbé Gaillard rédacteur à la *Gazette du Berri*, journal légitimiste imprimé à Bourges. En outre, don Luis prenait aussi des cours de piano

²⁶ Marquis de VILLENEUVE, *Charles X et Louis XIX en exil. Mémoires inédits du marquis de Villeneuve publiées par son arrière-petit-fils*, Paris: éd. Plon et Nourrit, 1889, 322 p. Cf p. 293-295.

²⁷ M-G MITCHELL, *Le camp et la Cour de don Carlos: narration historique (1838-1839)*, Bayonne: imprimerie Edouard Martin, 1839, 243 p. Cf p. 187.

et de violon, la pratique de cet instrument lui étant enseignée par un carliste français, Alexandre Boucher, et par le vicomte de Panette, fils du propriétaire de l'hôtel du même nom.

L'exercice du corps faisait également partie de ses préoccupations. Même si on ne parlait pas encore d'activité sportive à l'époque, l'exercice physique prenait une place grandissante dans la vie des élites sociales au cours du XIXe siècle. Ainsi don Luis s'adonnait-il à l'équitation, améliorant même ses performances par des cours pris en 1846 malgré ses problèmes de vue (une cataracte de l'œil gauche²⁸) mais sans doute en prévision de son évasion future. Cela n'a rien de surprenant car tous les hommes de l'aristocratie se devaient de savoir monter à cheval: on n'imaginait pas à cette époque un roi sans son cheval, que ce soit pour la chasse, la guerre ou la parade. Don Luis marchait aussi beaucoup, quoique sans doute moins que la moyenne de ses contemporains, car la marche à pied pouvait faire partie de la promenade, et celle-ci était un rite social jugé indispensable dans la bonne société. Sur les conseils de son père, il se rendait certains matins de très bonne heure au polygone d'artillerie situé à quatre kilomètres de la ville pour y assister à des exercices de tir, avec l'autorisation des officiers de la garnison avec lesquels il s'était lié de conversation²⁹.

LES ACTES DE BOURGES

L'abdication de Carlos V en mai 1845 et l'avènement consécutif de Carlos-Luis en tant que roi Carlos VI, donnèrent lieu à plusieurs actes officiels publiés dans la presse locale et nationale, en premier lieu dans la *Gazette du Berri*³⁰. Ces actes qui furent très vite appelés les "*Actes de Bourges*" comprennent tout d'abord une "*Lettre du roi Charles V au prince des Asturies*", la "*Réponse de SAR le prince des Asturies*" et "*l'Acte d'abdication de Sa Majesté Charles V*", tous les trois datés du 18 mai 1845 et publiés le même jour dans la *Gazette du Berri*. Un "*Manifeste aux Espagnols*" signé du nouveau "roi" Carlos VI, avec seulement son prénom Charles-Louis et la date du 22 mai, fut publié le 31, avec des "*Adieux de Charles V aux Espagnols*". Tous ces actes furent imprimés dans la *Gazette* en espagnol suivis de leur traduction française, à l'exception des adieux de don Carlos non traduits.

Je reproduis l'ensemble de ces *Actes de Bourges* à la fin de mon livre, tels que je les ai recopiés dans la presse, en espagnol et en français. A la lecture de ces textes, il est frappant de constater la différence de ton entre l'acte d'abdication signé par don Carlos qui est une auto-justification de sa poli-

28 Dont il fut opéré en janvier 1846 à Bourges. A. PAUQUET, *L'exil français...*, op. cit., p. 222.

29 Bourges était le siège d'une division militaire.

30 *La Gazette du Berri*, numéros du 18 mai et du 31 mai 1845.

tique passée, et d'autre part, le Manifeste signé par le nouveau prétendant Carlos VI où il se dit prêt à accepter certains aspects de la “révolution” espagnole, c'est-à-dire la politique suivie en Espagne depuis 1833, mais sans toutefois préciser lesquels de ces aspects pouvaient lui convenir. Ainsi, Carlos VI écrit-il: “Je sais que le meilleur moyen d'éviter le retour des révolutions n'est pas de s'obstiner à détruire tout ce qu'elles ont édifié et à relever tout ce qu'elles ont détruit. Justice sans violence, réparation sans réaction, transaction prudente et équitable...”. Le texte de ce manifeste est, dans tout son propos, un appel à la réconciliation nationale avec les apparences d'une réelle ouverture libérale, mais avec les apparences seulement car la suite des événements prouva que cette ouverture était fallacieuse et que les différences de ton entre le père et le fils étaient habilement feintes.

Comme je l'explique dans mon livre, ces actes ont en réalité été rédigés en grande partie par le marquis de Villafranca³¹, directement inspiré par le chancelier Metternich qui lui avait donné toutes ses consignes à Vienne, ainsi qu'il le dit dans ses Mémoires³². En effet, le marquis de Villafranca jouait depuis plusieurs années le rôle d'intermédiaire entre don Carlos et le chancelier autrichien, et il avait fait plusieurs allers et retours entre Bourges et Vienne avant de s'installer à l'archevêché au printemps 1845 avec la bénédiction de Guizot³³. Après avoir longtemps repoussé l'idée même d'abdiquer, don Carlos écouta les conseils venus de l'Autriche, référence en matière de monarchie absolue catholique, et qui soutenait depuis toujours la cause carliste³⁴.

On sait que Metternich était un politique particulièrement habile, c'est lui aussi qui a poussé don Carlos et son fils à prendre un titre de courtoisie comme l'avaient fait auparavant Henri V, devenu le comte de Chambord, et son oncle Louis XIX, le comte de Marnes. Don Carlos se fit désormais appeler *comte de Molina* et le nouveau prétendant Carlos VI, *comte de Montemolin*³⁵. Toutefois, la plupart des carlistes persistèrent à considérer Carlos V comme leur roi, d'où son appellation de roi père (“*El rey padre*”).

31 Pedro de Alcantara Alvarez de Toledo y Palafox, 13^e marquis de Villafranca, qui demeurait habituellement à Paris (quoique possessionné en Espagne et à Naples) fut chargé par don Carlos de missions diplomatiques auprès de différentes Cours européennes et prit la suite du comte d'Alcudia dans les relations du prétendant avec Metternich. A propos des Alvarez de Toledo officiers carlistes, voir A. BULLÓN DE MENDOZA, *op. cit.*

32 A. PAUQUET, *L'exil français...*, *op. cit.*, p. 154, et Klemens von METTERNICH, *Mémoires, documents et récits divers laissés par le prince de Metternich publiés par son fils le prince Richard de Metternich*, Paris: éd. Plon et Nourrit, 1883, volume VII, p. 45-16 et 125.

33 Celui-ci poussait depuis longtemps à l'abdication et comptait sur Metternich pour faire aboutir ce projet.

34 Outre la confiance qu'il accordait au marquis de Villafranca et à Metternich, don Carlos se fiait beaucoup au jugement du marquis de Labrador (Pedro Gomez Havela), vieux diplomate espagnol qui vivait en exil à Paris.

35 Ces deux titres sont nommément cités dans les Actes de Bourges.

Il est maintenant légitime de se demander pourquoi don Carlos avait finalement abdicqué. Il y a plusieurs raisons à cela: d'une part la princesse de Beira était souffrante avec des problèmes respiratoires et nerveux malgré une cure thermale effectuée en 1844 à Nérès-les-Bains et elle ne pensait qu'à quitter Bourges pour aller en Autriche ou en Italie. Or, le seul moyen pour elle et son mari de quitter la France était de renoncer à leurs prétentions au trône d'Espagne et à toute tentative d'insurrection dans ce pays. On le leur avait clairement signifié peu après leur arrivée à Bourges. Depuis la fin de 1841 au moins, Guizot et Louis-Philippe ne cessaient de faire pression sur eux dans le sens d'une abdication, Guizot surtout, car Louis-Philippe vivait mal cette situation d'être le geôlier de son cousin Bourbon d'Espagne³⁶.

L'autre raison de l'abdication était le projet de marier le nouveau prétendant carliste avec la reine Isabelle II qui allait avoir 15 ans en octobre 1845. C'est toute l'affaire des mariages espagnols auxquels je consacre un chapitre entier. Dans une optique de réconciliation nationale en Espagne, Metternich avait depuis 1842 au moins un projet de "fusion des droits" dans laquelle les deux souverains, à savoir le futur Carlos VI et Isabelle II, se seraient reconnus l'un et l'autre comme légitimes et auraient régné conjointement à égalité de droits, à la façon de Ferdinand V et d'Isabelle Ière, les rois catholiques. Guizot n'était pas hostile à ce projet mais il posait la condition que le prétendant carliste renonçât à l'absolutisme et c'est là l'explication de la différence de ton entre l'acte d'abdication de Carlos V et le Manifeste de Carlos VI, supposé condamner l'absolutisme. En somme, par ces Actes de Bourges, don Carlos pensait, suivant le projet de Metternich, pouvoir réaliser le mariage de son fils Carlos-Luis avec la reine d'Espagne considérée jusque là comme une usurpatrice. Pour les *bandoleros* carlistes qui n'attendaient qu'un signal pour se soulever dans les Pyrénées, comme pour les officiers carlistes réfugiés en France, et pour don Carlos et sa famille, il ne faisait aucun doute que cela leur permettrait de tirer parti de la situation au profit du régime qu'ils souhaitaient et ainsi de mettre fin à la "révolution espagnole".

Metternich et Guizot avaient poussé don Carlos à l'abdication, chacun de leur côté (et de façon plus ou moins concertée comme je le montre dans mon livre), mais ils n'étaient pas les seuls à l'avoir influencé. Dans sa biographie de Carlos V, Antonio Moral Roncal, qui a eu recours aux archives du Saint-Siège, souligne le rôle important joué dans ce sens par le pape Grégoire XVI³⁷.

36 C'est le lieutenant-colonel de Tinan, aide de camp du maréchal Soult, qui était chargé de porter les propositions de Guizot et de rapporter les réponses. Depuis son entrée en France, don Carlos avait écrit plusieurs fois à Louis-Philippe à propos des passeports mais ses lettres étaient restées sans réponse. En fait, le roi ne savait pas quel titre donner au prétendant et, par respect du régime parlementaire, il se soumettait à la volonté de ses ministres.

37 Antonio Moral Roncal, *Carlos V de Borbón*, Madrid: Actas, 1999, 436 p. Cf p. 377 et suivantes. Grégoire XVI fut pape de 1831 à 1846.

QUITTER BOURGES ET MOURIR À TRIESTE

Or, qu'est-il advenu de tout cela? Le projet de mariage échoua comme on le sait et je reprendrai cette question plus loin. En revanche, le renoncement au trône permit au comte et à la comtesse de Molina de quitter Bourges le 17 juillet 1845, d'abord pour une cure à Gréoux-les-Bains, puis un séjour à Marseille où le gouvernement consentit enfin à leur accorder les passeports pour aller à Gênes, au grand soulagement de Louis-Philippe³⁸. Arrivés à Nice en octobre puis à Gênes, et après une nouvelle cure thermale à Aix-les-Bains (qui se trouvait à l'époque dans le royaume de Piémont-Sardaigne), ils allèrent s'installer à Venise³⁹ et bientôt ils furent pris dans la tourmente de 1848 avec la révolution en Italie et la guerre entre la Sardaigne et l'Autriche. Ayant quitté Venise en mars 1848, comme le comte de Chambord et sa mère la duchesse de Berry qui possédaient des palais à Venise, ils se retrouvèrent à Trieste, ville autrichienne demeurée à l'écart de la révolution et ils s'installèrent au second étage d'un palais appartenant à la duchesse de Berry et à son mari le comte de Lucchesi-Palli. Logés à titre gracieux, ils y étaient hébergés avec une partie de leur suite laquelle, s'était quelque peu modifiée puisque la princesse de Beira était désormais entourée de plusieurs dames de compagnie. Depuis la cure à Gréoux, elle allait beaucoup mieux.

Quant à don Carlos, son état de santé s'aggrava après une attaque de paralysie en 1849, attaque qui le laissa très diminué malgré une cure à Baden en Allemagne. Dans un livre publié par une historienne italienne, Anna Monteduro, celle-ci présente une photo de don Carlos arborant une grande barbe blanche mais le regard éteint⁴⁰. Bientôt il ne se montra plus que pour se rendre en carrosse à la messe et finalement il décéda en 1855, à presque 67 ans. Il fut inhumé dans la cathédrale San Giusto de Trieste, comme le seront ensuite les futurs prétendants carlistes et leur famille. Dès lors, c'est la princesse de Beira qui prit la tête du carlisme car Carlos VI s'était déconsidéré.

En effet, pendant tout ce temps, qu'était devenu Carlos VI? Contrairement aux prévisions des carlistes, le mariage avec Isabelle II n'avait pu se réaliser. Le gouvernement espagnol y était trop hostile, tout comme la reine mère Christine et la reine Isabelle II. L'agitation des bandes carlistes entretenait une tension dans le nord de l'Espagne et les modérés comme les progressistes attendaient au minimum des preuves des intentions soi-disant libérales du nouveau pré-

38 Des passeports qu'ils attendaient depuis 1839 et qui furent donnés avec l'accord du gouvernement britannique dans le cadre de la Quadruple alliance, malgré les réticences du gouvernement espagnol et des deux reines (Isabelle II et sa mère).

39 Au Palazzo Rezzonico qui abrite aujourd'hui le musée du XVIIIe siècle vénitien.

40 Anna MONTEDURO, *L'Escorial dell'Esilio. Prezzena carlista a Trieste*, Trieste: Italo Sevo ed., 2006, 199 p.

tendant exprimées dans son Manifeste de Bourges. En outre, les candidats ne manquaient pas pour épouser la reine d'Espagne, et cela faisait l'objet d'intenses tractations entre la France et le Royaume Uni. Ce dernier pays poussait vers un Saxe-Cobourg neveu du prince consort Albert, alors que la France mettait en avant plusieurs candidats successivement, en particulier celui qui sera marié finalement à Isabelle c'est-à-dire son cousin germain François d'Assise (Francisco de Asis) duc de Cadix. La reine Isabelle II, pas plus que sa mère, ne voulait surtout pas de ce François d'Assise, personnage très efféminé, mais c'est Guizot et Louis-Philippe, donc la France, qui finiront par le lui imposer à son grand désespoir. Ainsi se terminera le 10 octobre 1846 l'affaire des mariages espagnols que Guizot dans ses Mémoires⁴¹ n'hésite pas à désigner comme "*l'affaire la plus importante de mon ministère*" et qui entraîna la fin de la première entente cordiale avec l'Angleterre, un rapprochement que Guizot lui-même avait voulu et finalisé avec son ami Lord Aberdeen.

Mes recherches m'ont permis de découvrir que, pendant plusieurs mois avant le mariage d'Isabelle II, Guizot avait repris des négociations secrètes avec Carlos VI, c'est-à-dire le comte de Montemolin qui était toujours assigné à résidence à Bourges. Le but était de lui arracher l'abandon de l'absolutisme afin de réaliser la meilleure des solutions selon Guizot, c'est-à-dire un mariage façon Metternich qui aurait scellé une vraie réconciliation en Espagne. J'ai retrouvé ainsi dans les papiers de Guizot conservés aux Archives Nationales un mémoire datant du printemps 1846 contenant les conditions proposées à Carlos VI pour ce mariage. Mais les tractations traînaient et il y a tout lieu de croire qu'elles se sont arrêtées net au début de juillet 1846 lorsque Guizot a eu connaissance d'un courrier de Villafranca saisi par la police qui prouvait par son contenu que le carlisme demeurait profondément absolutiste⁴². Guizot fut si dépité qu'il donna ordre à l'ambassadeur de France à Madrid de presser la reine Christine d'accepter le duc de Cadix comme époux d'Isabelle II et, afin d'obtenir son accord au plus vite, de lui proposer que l'infante Luisa Fernanda, sœur cadette d'Isabelle, soit mariée le même jour au duc de Montpensier, le dernier fils de Louis-Philippe. Or, Louis-Philippe avait donné à la reine Victoria sa parole que cela ne se ferait pas... Il eut beau protester auprès de Guizot et exiger un démenti sur la simultanéité des deux mariages, le ministre demeura intraitable, au nom des intérêts de la France mais au prix du déshonneur du Roi des français. Louis-Philippe fut sali ensuite par la presse britannique et rejeté par la reine Victoria pour laquelle il avait tant d'affection.

41 François GUIZOT, *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, Paris: Michel Lévy frères, 1858-1867. Réédition Paléo, 16 volumes, 2007, chapitre XLV, tome XV, p. 86.

42 *Mémoires pour servir...*, *op. cit.*, p. 162. Le marquis de Villafranca avait pourtant la réputation d'être un carliste modéré.

Quant à Carlos VI, la rupture des négociations avec Guizot le détermina à préparer son évasion. Conseillé par le général Cabrera qui demeurait à Lyon, il fit circuler des consignes qui tendent à prouver que les réfugiés carlistes avaient tissé de véritables réseaux à travers la France. Les courriers étaient adressés à des légitimistes qui les faisaient ensuite parvenir à leurs amis réfugiés. Le procédé avait été utilisé à Bourges par don Carlos et par la princesse de Beira dans leur correspondance avec l'Espagne, correspondance utilisée par l'historien Antonio Moral Roncal dans sa biographie de Carlos V⁴³.

Le 14 septembre 1846, sept ans jour pour jour après s'être réfugié en France, Montemolin réussit à s'évader de Bourges et à gagner l'Angleterre. Sur cette évasion, j'ai glané depuis la publication de mon livre de nouveaux éléments en interrogeant la mémoire de plusieurs familles nobles du Berry dont les ancêtres avaient aidé le prétendant carliste à s'enfuir.

D'après mes dernières recherches, le scénario de l'évasion fut le suivant: profitant de l'allègement des consignes de surveillance depuis le début de 1846, Carlos VI se rendit en voiture à une réception au château de Boisbriou dans les environs de Bourges chez le marquis de Barbançois, familier des princes depuis leur arrivée en 1839⁴⁴. Rattrapé par l'escorte habituelle des gendarmes chargés de le surveiller, il profita de la fête pour échanger son identité avec un comparse qui repartit ensuite avec l'escorte. Puis, guidé par le marquis de Barbançois et son gendre le marquis de Vergennes, Carlos VI se rendit à cheval au château de Menetou-Couture chez les Rolland d'Arbousse pour se raser les moustaches et la barbe et être grîmé. Peut-être alla-t-il ensuite au château de Mimont dans la Nièvre, chez le comte de Choulot pour y passer la nuit mais ce dernier point est pure hypothèse de ma part. Le lendemain 15 septembre, Carlos VI dut prendre la direction de la Normandie où il retrouva le général Cabrera avec lequel il embarqua à Fécamp pour se rendre en Angleterre. Mais j'ignore tout du trajet clandestin qu'il avait accompli en deux jours de la Nièvre à la côte normande. Avait-il été pris en charge par des réfugiés espagnols ou par d'autres nobles légitimistes? Le mystère reste entier pour l'instant.

Hélas, pour le jeune prétendant, la suite des événements ne fut pas à la hauteur de cette prouesse. Alors que de nombreux carlistes reprenaient les armes en Catalogne et engageaient la seconde guerre carliste ou "*guerre des matiners*", le comte de Montemolin (Carlos VI) préféra ne pas agir sur place et, quoique appelé par Cabrera, il demeura plus de deux ans en exil à Londres. Cette inaction relative tenait en partie à son caractère timide, mais elle venait surtout du fait qu'il recevait des courriers du chancelier Metternich le pressant d'attendre et de n'entreprendre absolument aucune offensive. Le jeune prétendant n'avait

43 Antonio MORAL RONCAL, *Carlos V de Borbón, op. cit.*

44 A. PAUQUET, "De Bourges à Trieste...", *op. cit.*, p. 24-27.

pas compris que si le chancelier autrichien le freinait ainsi, c'était pour favoriser le rapprochement entre la France et l'Autriche qui allait bon train depuis la rupture de l'entente franco-anglaise. En même temps, cette inaction lui convenait: en effet, Carlos VI filait le parfait amour avec la fille d'un amiral anglais, Adeline de Horsey, et il avait par conséquent d'autres préoccupations. Quand il décida enfin de venir combattre en Espagne, il quitta Londres le 27 mars 1849 et voulut passer par la Cerdagne afin de rejoindre l'armée carliste, mais son arrestation à la frontière par des douaniers français mit un terme à cette tentative.

Emprisonné à Perpignan, le prétendant fut contraint de signer un renoncement au trône en échange de sa libération. Ensuite, le gouvernement français l'expulsa vers la Grande-Bretagne. Pendant ce temps, en Catalogne, malgré l'audace de Cabrera, la défaite des forces carlistes était à nouveau toute proche⁴⁵.

L'abdication de Montemolin entraîna la rupture avec son amie anglaise et surtout une explication orageuse lorsqu'il se rendit à Trieste. Son père le tança vertement, il l'obligea à annuler cette renonciation au trône et le força à se marier l'année suivante (1850) avec une princesse de Naples, sœur cadette à la fois de la duchesse de Berry, de la reine Christine d'Espagne et de l'infante doña Carlotta. Cependant, malgré le fait qu'il redevenait officiellement Carlos VI, il avait perdu la confiance de nombre de ses partisans et, compte tenu aussi de ses déboires ultérieurs (l'échec de la tentative de San Carlos de la Rápita en 1860), il laisse dans la tradition carliste l'image d'un prince faible et indécis. Il n'avait pas le charisme de son père et sans doute n'était-il pas fait pour le métier de roi. Il est mort en 1861 à Trieste, emporté par le typhus à l'âge de 42 ans.

CONCLUSION

En résumé, l'exil forcé de don Carlos à Bourges entre 1839 et 1845 ne plongeait nullement celui-ci dans l'isolement qu'on aurait pu imaginer. Certes, contrairement à ce qu'il avait connu à Estella, il n'avait plus ni Cour, ni gouvernement, ni armée, ni relations diplomatiques possibles malgré quelques représentants auprès de Cours européennes. Mais, si sa liberté de mouvement était grandement entravée, en revanche et malgré une surveillance tatillonne, il conservait de nombreux contacts avec les réfugiés espagnols issus de son ancienne armée,

⁴⁵ Carlos VI fut arrêté à Saint Laurent de Cerdans. Pierre de LUZ, *Isabelle II, reine d'Espagne*, Paris: Plon, 1934, 298 p. Cf p. 160. La nouvelle fut annoncée de façon presque confidentielle par le Journal Officiel français du 14 avril 1849, qui publia le lendemain que Montemolin aurait été accompagné de trois chefs carlistes: Villafranca, Zaratiegui et Romualdo Mon. *Le Moniteur Universel. Journal officiel de la République Française*, n° 104 p. 1373, n° 105 du 15 avril 1849, p. 1391 et n° 109 du 19 avril, p. 1436 (première annonce de redditions carlistes). La date précise de l'arrestation de Montemolin est le 4 avril 1849 selon Antonio MORAL RONCAL, *op. cit.*, p. 400-401. Un mois et demi plus tard, fin mai, la défaite des "montemolinistes" était consommée.

par les audiences, la constitution de réseaux qu'on devine et les échanges de courriers, le plus souvent clandestins. Les nobles légitimistes français faisaient jouer leurs liens de famille et d'amitié, et servaient de relais afin d'acheminer les courriers et les messages. Beaucoup d'entre eux mettaient un point d'honneur à être reçus par "le roi Charles V". Dans ce roi privé de son trône, ils voyaient le prototype du prince persécuté et, faute de pouvoir ramener Henri V sur le trône de France⁴⁶, nombreux étaient ceux qui rêvaient de mettre son cousin don Carlos sur celui d'Espagne, à la faveur d'une nouvelle guerre qui aurait cette fois-ci, été victorieuse.

Le rôle de la presse était évidemment important. Selon l'opinion affichée par tel ou tel journal, don Carlos et sa famille étaient présentés de façon différente voire opposée: pour les journaux légitimistes, comme *La Quotidienne*, *la Mode* (le journal de Walsh) ou les *Gazettes* provinciales, le roi Charles V d'Espagne était retenu prisonnier à Bourges. Dans les autres feuilles, et notamment dans la presse orléaniste (qui comptait un journal par département largement contrôlé par le préfet de l'endroit), on parlait seulement du séjour de l'Infant don Carlos à la façon des courriers préfectoraux qui parlent des Infants, de la Maison des infants, etc. Appellation qu'on pouvait discuter puisque le titre d'Infant leur avait été retiré par les Cortès en 1837.

C'est dans la presse qui leur était favorable que l'on peut décrypter le mieux les représentations de propagande qui en étaient données. Toujours qualifiés d'"*augustes souverains*" dans les articles, c'est autant sur le plan moral que sur le plan politique que l'accent était mis afin de les décrire. Pour les rédacteurs légitimistes, il fallait les présenter comme des victimes, et effacer l'image qu'une partie de l'opinion française s'était faite des carlistes en raison des exactions et des exécutions sommaires lors de la guerre civile. Les valeurs mises en avant dans les articles qui les concernent sont la bonté, la simplicité et la compassion envers les pauvres. On évoque les actions charitables de la princesse de Beira, mais surtout des affirmations invérifiables: que le couple royal aurait vendu ses bijoux afin de pouvoir nourrir ses serviteurs ou que don Carlos n'hésitait pas à engager la conversation avec des paysans au cours de ses promenades... Toutes choses qui ne sont confirmées par aucun rapport de police. Au contraire, on apprend par les notes de la police que leurs serviteurs se plaignaient souvent d'être payés avec du retard, et que beaucoup d'entre eux détestaient la princesse de Beira à cause de sa méchanceté et de son autoritarisme. A Bourges, on lui avait fait la réputation d'être le véritable maître de l'hôtel Panette, c'était elle disait-on qui s'opposait aux projets d'abdication soumis à son mari.

⁴⁶ La chose paraissait difficile après l'échec du soulèvement tenté par la duchesse de Berry en 1832. Pendant la période de l'exil français de don Carlos, le comte de Chambord a résidé principalement en Autriche (à Kirchberg, Frohsdorf, Goritz, Venise, et Trieste) et de façon plus brève à Londres (l'épisode de Belgrave Square en 1843).

On trouvait des sympathisants du carlisme dans toute l'Europe car son programme correspondait aux idéaux de l'extrême-droite absolutiste et ils bénéficiaient du soutien de la plupart des souverains et de leurs gouvernements. C'était en particulier le cas de l'Autriche dont le chancelier prince de Metternich disposait en retour d'une influence considérable auprès de don Carlos par l'intermédiaire des marquis de Villafranca et de Labrador, influence relayée par son ambassadeur à Paris, le comte Apponyi. Par ailleurs, les réfugiés espagnols carlistes ne résidaient pas tous en France, un certain nombre s'étaient exilés à Londres et, dans la population anglaise, les soutiens du carlisme étaient actifs dans la fraction la plus conservatrice de l'aristocratie. Lord Ranelagh n'avait pas de peine à y lever des fonds conséquents pour soutenir financièrement don Carlos et préparer une nouvelle guerre civile en Espagne.

Quant au destin personnel et politique de Carlos VI, on peut dire qu'il se solda par un triple échec. Echec du projet de mariage avec sa cousine Isabelle II, et par conséquent impossibilité d'accéder au trône d'Espagne par les voies légales malgré les promesses contenues dans le Manifeste de mai 1845. Echec de la seconde guerre carliste et abdication forcée quoique reniée ensuite. Enfin, l'échec amoureux consécutif à cet échec politique. Sans compter le fiasco de 1860.

Dans l'article publié en complément tout comme dans mon livre, j'ai tenté de nuancer le portrait dévalué qu'on a souvent fait de ce prince aux traits disgracieux aggravés par son handicap oculaire⁴⁷. Les témoignages s'accordent pour décrire chez lui un caractère à la fois brave et doux, aimable et téméraire et j'ajouterais quelque peu espiègle, mais ce caractère fort s'étiola durant l'exil de Bourges. A la Noël 1841, don Luis pleura à chaudes larmes, criant qu'il n'en pouvait plus et, n'osant pas affronter son père, il supplia sa belle-mère de faire accepter par don Carlos "*toutes les concessions possibles pour quitter Bourges*", autrement dit d'accepter les conditions mises par Guizot à leur libération⁴⁸. Ce fut sans résultat.

A lire la presse et les archives de police où il apparaît peu, il est clair que Carlos-Luis se trouva à Bourges de plus en plus dans l'ombre de son père et de sa belle-mère, et le tempérament autoritaire et ombrageux de l'un et de l'autre ne lui permit jamais de s'affirmer et de se préparer pleinement au rôle qu'on lui destinait. Une fois, on lui refusait les fréquentations de cœur ; une autre fois, c'est la princesse de Beira qui mit fin aux cours de violon sous prétexte que le professeur "*manquait de réserve morale*" disait-elle.

Une dernière observation pourrait concerner la problématique de l'exil si prégnante dans la vie de cette famille. Cela commence avec les exils successifs de don Carlos: la prison dorée de Valençay où il est retenu par Napoléon

⁴⁷ Sa fiche de signalement de 1839 indique un nez fort et de travers, des dents qui avancent et le fait qu'il louche à cause de son œil malade.

⁴⁸ A. PAUQUET, *L'exil français...*, *op. cit.*, p. 142-143.

(1808-1813), le Portugal où il va combattre en faveur de son beau-frère don Miguel, l'Angleterre (1834) où il perd sa première épouse, puis la France avec l'exil de Bourges (1839-1845) et celui très bref de Marseille (septembre 1845), puis en Sardaigne à Gênes, en Autriche à Venise et enfin à Trieste. Avec l'exil de Valençay en moins et l'exil anglais en plus, la vie de Carlos VI est assez proche de ce tableau. Il faudrait y rajouter pour la princesse de Beira, l'exil brésilien de sa jeunesse et celui de Salzbourg où elle éleva les trois fils de don Carlos après qu'ils aient perdu leur mère, soit entre 1834 et 1838.

Si l'exil lié aux migrations et l'exil consécutif aux répressions politiques sont des caractéristiques notoires de l'histoire contemporaine de l'Europe, il convient d'insister sur le fait que ce phénomène toucha également de plein fouet les familles régnantes à partir de l'époque de la révolution française et jusqu'au milieu du XXe siècle. La remise en cause de la légitimité monarchique à partir de 1789 et jusque sous l'Empire napoléonien provoqua une première vague d'exils princiers. L'exil français de Carlos V et de Carlos VI, au même titre que l'exil autrichien de Charles X et du comte de Chambord, apparaît à sa manière comme représentatif d'une seconde vague d'exils engendrés par les révolutions libérales du XIXe siècle.

BIBLIOGRAPHIE

- Alfonso BULLÓN DE MENDOZA, *La primera guerra carlista*, Madrid: Actas, 1992, 701 p.
- François GUIZOT, *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, Paris: Michel Lévy frères, 1858-1867. Réédition Paléo en 16 volumes, 2007.
- Prince Félix von LICHNOWSKY, *Souvenirs de la guerre civile en Espagne (1837-1839)*, Paris: chez J. Dumaine, 1844, 310 p.
- Pierre de LUZ, *Isabelle II, reine d'Espagne*, Paris: Plon, 1934, 298 p.
- Prince Klemens von METTERNICH, *Mémoires, documents et récits divers laissés par le prince de Metternich publiés par son fils le prince Richard de Metternich*, Paris: éd. Plon et Nourrit, 1883.
- M-G MITCHELL, *Le camp et la Cour de don Carlos: narration historique (1838-1839)*, Bayonne: imprimerie Edouard Martin, 1839, 243 p.
- Anna MONTEDURO, *L'Escorial dell Esilio. Prezensa carlista a Trieste*, Trieste: Italo Sevo ed., 2006, 199 p.
- Antonio MORAL RONCAL, *Carlos V de Borbón*, Madrid: Actas, 1999, 436 p.
- Alain PAUQUET, *L'exil français de Don Carlos Infant d'Espagne (1839-1846)*, Paris: éditions L'Harmattan, 2015, 312 p.
- Alain PAUQUET, "De Bourges à Trieste: du nouveau à propos de l'exil français de Don Carlos", *Cahiers d'archéologie et d'histoire du Berry*, n° 209, 2^e trimestre 2016, p. 13-33.

Marquis Pons-Louis-François de VILLENEUVE, *Charles X et Louis XIX en exil. Mémoires inédits du marquis de Villeneuve publiées par son arrière-petit-fils*, Paris: éd. Plon et Nourrit, 1889, 322 p.

ARTÍCULO RECIBIDO: 20-12-16, ACEPTADO: 22-01-16